

CANCER URBAIN

Dorian Lake

CANCER URBAIN

Nouvelle



On cogne à la porte, deux coups appuyés.

Dehors la nuit est tombée, et il flotte toujours autant. Il n'y a pas grand monde dans les rues. Il faut dire que les pluies acides ont un talent pour vider la ville de sa population. Blaska redresse les oreilles, sans s'inquiéter. Ce colley n'est décidément pas un chien de garde... Je repose mon verre de bourbon, le troisième de la soirée, et vais ouvrir : deux hommes en costumes délavés et en trenchcoats trempés me brandissent leurs badges à la figure, comme une *mama-voodoo* agiterait un os de poulet pour chasser le mauvais esprit. Je garde cette image pour moi.

— Agent Phelps, homicide, et voici l'agent Den, me lance l'un des flics. Vous êtes Elijah Scott ?

— C'est moi oui.

Je m'écarte de la porte, alors que les deux agents de l'ordre rentrent dans cette misère délabrée aux murs suintants d'humidité qui me sert d'appartement. Homicide il a dit ? Ça ne sent rien de bon. Je remarque que la main du dit Den, un gaillard au faciès marqué et au ventre qui aurait pu appartenir à une femme enceinte, n'est pas bien loin de son flingue. Gros calibre, le gars compense sûrement un complexe. C'est Phelps, beaucoup plus svelte, presque rachitique et un peu moins patibulaire, qui ouvre les hostilités, petit carnet en moleskine à la main :

— Vous connaissez une dénommée Abigail Merricks ?

— Oui, je la connais.

Abigail... J'espère qu'il ne lui est rien arrivé. Blaska grogne un peu, de derrière le canapé. Une véritable planquée.

— Je suis au regret de vous apprendre qu'elle est décédée dans la matinée. Pouvez-vous répondre à quelques questions, Monsieur Scott ?

— Décédée ? Comment ?

— Elle a été immolée par les flammes. Quand avez-vous vu miss Merricks pour la dernière fois ?

*
* *

Un peu avant minuit, la veille :

J'avais appris à ne plus craquer pour les femmes. Il fallait dire que la dernière avait ruiné

ma vie. Depuis, entre la prison et l'armée, je n'en avais aimé aucune. Je ne m'en étais tapé aucune. C'était pour ça que j'avais du mal à comprendre ce que je faisais, le corps brûlant d'Abigail contre ma peau. Elle gémit, ses boucles blondes caressant mon visage, ses mains refermées sur les miennes. Elle murmura mon prénom, qu'elle connaissait depuis à peine une semaine. Il sonnait bien entre ses lèvres humides. Elle avait tout juste dix-huit ans, mais elle avait bien plus d'expérience au lit que moi, je le sentais et ne m'en plaignais pas. Certains disent que ça ne se perd jamais, comme le vélo : ce sont des menteurs.

Elle m'avait invité, après la dernière séance de groupe pour les victimes de trouble de stress post-traumatique. Puis le bar, quelques verres et des confidences. Abigail m'avait fait parler de ma mère, alors qu'un jazzman noir faisait se lamenter son saxophone. Je me sentais bien avec elle. Elle écoutait, sans me juger, avec compassion. Elle m'avait parlé de son père, un classique alcoolique jamais totalement remis de la première guerre corpo, quinze ans plus tôt.

La soirée prit des allures de catharsis, orchestrée par deux âmes perdues dans une vie de médiocrité.

Je ne savais pas si elle flirtait ou si elle était vraiment attirée par moi, mais elle réveilla des désirs que je croyais éteints. Elle n'essayait pas de m'impressionner comme les donzelles qui tournaient autour des pilotes de *mechs*. Non, elle jouait avec une subtilité rafraîchissante, loin du *twerk* et de l'affichage de nibards. Le petit mouvement des lèvres, le léger croisement de jambes, la main dans les cheveux. Je n'avais pas voulu me laisser prendre au jeu, et pourtant j'en étais là, la main sur sa peau moite, ses cuisses chaudes m'enserrant les reins.

Sa chienne monta sur mon lit et nous regarda faire. Il y avait quelque chose de pervers dans l'idée. J'imaginai que je n'étais pas le premier qu'elle voyait, mais je m'en fichais. Abigail m'avait dit que c'était un bon remède pour lutter contre la solitude, d'avoir un chien. J'avais toujours préféré les chats. Cela ne l'étonnait pas, mais c'était bien d'un chien dont j'avais besoin, d'après elle. Un premier pas pour réapprendre à être social.

S'envoyer en l'air était sûrement le second pas et je m'y attelais avec diligence.

Je me réveillai au petit matin. Sa place était encore chaude, mais elle n'était plus là. Il y avait un petit mot au rouge à lèvres sur mon oreiller, le genre de détail qui normalement m'agaçait.

« Merci.

Prends soin de Blaska ».

Qui sait, c'était peut-être la naissance de quelque chose...

*
* *

Phelps jette des photos sur la table, avant de s'asseoir face à moi. Il fait signe à Den, qui me soulève de ma chaise et me colle le nez sur les clichés. On y voit un corps calciné, la peau totalement noircie, sauf à quelques endroits où des os restent visibles. Les cheveux ont fondu et les yeux ont éclaté. Dur d'imaginer que la nuit d'avant c'était une belle femme.

— Alors Scott, pourquoi tu l'as tuée ? me balance Phelps. Sale malade, pourquoi tu l'as cramée ? Tu me dégoûtes Scott, t'es un monstre, une ordure. Remplis-moi cette putain de confession, que j'aie plus à voir ta sale gueule.

Den m'assène un coup dans les côtes et me glisse un stylo entre les mains. Je n'arrive pas à détacher le regard des photos, j'ai envie de crier, de cogner, de crever, mais c'est ce qu'ils attendent. Ils croient que je suis coupable et ils interpréteront la moindre émotion comme un aveu. Si je pleure, c'est de la culpabilité; si je me replie sur moi-même, c'est de la psychopathie; et si je me mets en colère, c'est parce que je suis un sadique. Je ne peux pas leur en vouloir, moi aussi, j'ai lu mon dossier.

— Je l'ai pas tuée.

— Tu l'as pas tuée ? Tu as pas d'alibi, Scott. Tu dis te l'être tapée ? Tu te tapes souvent des gamines dans son genre ? Vieux pervers, regarde ta gueule, aucune voudrait t'inviter chez elle, Scott. Non, tu ne te l'es pas tapée. Tu l'as cognée ou alors tu l'as droguée, tu l'as violée et tu t'es rendu compte qu'elle était morte. Du coup, tu l'as jetée dans une ruelle et tu l'as brûlée. T'as jeté son sac à main dans une poubelle, mais après avoir pris le fric, bien sûr. Faudrait pas gâcher. C'est ça, ce qui s'est passé, Scott. Ou alors tu te l'es tapée une fois qu'elle était morte, en pensant que c'était plus un viol ? Pense encore, Scott, t'as échappé à la chaise une fois, la prochaine, c'est la bonne. Et crois-moi, je serai là quand ils t'allumeront la cervelle.

Il se lève et fait un signe à Den, qui sort de la salle. Il remonte alors ses manches et se rapproche de moi.

— T'es un pourri Scott. Tu vas avouer ?

— Je ne l'ai pas tuée.

Je vois partir le premier crochet, mais je ne l'esquive pas. Il m'atteint à la lèvre, le sang gicle dans ma bouche. Le coup suivant est direct aux reins et me fait tomber de la chaise. Je place mes mains menottées devant mon visage, mais Phelps me déraille, le regard rouge, les

lèvres retroussées et les veines gonflées.

Il ne m'assomme pas pourtant. Il finit par me relever et me remet sur ma chaise. Je crache du sang, il me glisse le même stylo à la main, puis me murmure à l'oreille, tout bas :

— T'es un pourri, Scott. Un tueur de gosses, un violeur et un assassin. Si tu confesses pas, c'est moi qui te ferai passer l'arme à gauche et crois-moi, ce sera plus long qu'un petit jus de neurones.

Je regarde la feuille blanche, mon œil gauche à moitié fermé. Confesser... Je repense à la soirée d'hier, quand tout allait bien. Des détails me reviennent, par bribes. Je la revois, d'abord un peu tendue. Elle regardait souvent par-dessus son épaule, comme si elle avait peur de quelque chose.

Nous buvions un cocktail, rien d'extraordinaire, mais après le second verre, ça s'est accéléré, c'est devenu intime. J'ai du mal à me rappeler précisément, comme si mon esprit était embrumé. Je me souviens de la nuit, mais peu de la soirée. Je n'étais pas saoul. Quelque chose cloche, je n'arrive pas à mettre le doigt dessus.

Un coup de poing me ramène dans la salle d'interrogatoire. Un deuxième manque de m'arracher une molaire, quand la porte s'ouvre. Un flic en uniforme fait signe à Phelps de venir : le capitaine veut le voir. Non, sans attendre. Phelps s'essuie les mains et remet ses manches, me laissant seul dans la pièce exiguë. Il claque la porte, mais un peu trop fort, si bien qu'elle ne se ferme pas complètement. J'entends la conversation :

— Capitaine, je suis en plein interrogatoire.

— Je sais, oui. Le pilote. À ce propos, tu vas lui enlever les menottes et lui dire de partir.

— Pardon ?

— Tu as très bien entendu, Phelps. J'en veux pas ici, libère-le et classe le dossier.

— Capitaine, il a tué des enfants. Vingt-sept putains de gamins et vous voulez qu'il sorte libre ? Ce mec-là c'est un fumier à l'ancienne !

— Des ethniques, Phelps ! Des ethniques, bordel de Dieu ! Il ferait ça aujourd'hui, le maire lui collerait une médaille !

— Vingt-sept ! Et la fille, elle était ethnique peut-être ? Vous avez vu ce qu'il a fait du corps ? Même Den en a vomi et pourtant il s'était occupé du cas Vanstad.

— On ne sait pas s'il l'a tuée. Et même s'il l'a fait, c'était une gamine perdue à Boston, une dégénérée qui se serait fait interner si notre cité en avait les moyens. Lui, il pilote un Patriot. Un Patriot ! On sait que ces types craquent, mais si ce petit gars se remet, il ira fumer ces putains d'IA et de drones pendant que tu seras dans ton plumard. Tu crois que je vais faire

arrêter un mec qui peut sauver ma femme et mes gosses ? Pense un peu à Lynn, bordel.

— Capitaine...

— Je m'en fous, Phelps. Ce n'est pas dans mon commissariat qu'on aura une bavure sur un pilote. Libère-le, oublie-le. Prends le reste de ta journée, va boire un coup, va t'envoyer en l'air et pense à autre chose. C'est un ordre Phelps !

Je profite de la distraction pour mettre une des photos dans ma poche. Si on me pince, on me prendra pour un psycho. Peut-être même qu'ils le rajouteront aux chefs d'accusation. Par chance, personne ne pense à me fouiller.

Ce n'est pas parce que je suis innocent que je sors du commissariat par la grande porte. Phelps me glisse qu'il ne me lâchera pas d'une semelle et qu'au moindre faux pas il me coincera. J'ai mal partout, mais surtout je ne comprends pas. Pourquoi Abigail m'a-t-elle laissé un mot et son chien, avant de se faire immoler ?

*
* *

Je finis dans un bar, le garçon hésite à me servir quand il voit ma gueule. Je lui mets un billet sur le comptoir et il devient serviable.

Je fume, je bois, les souvenirs de la nuit se mêlant avec les clichés du corps brûlé. Les scènes sont moins sensuelles quand on les imagine avec un cadavre incinéré. Un flic rentre, s'assoit au comptoir et prend une bière, sans me quitter des yeux. Le message est clair : au moindre écart, je finis mal. La télé est allumée, les infos : pas un mot sur Abigail, par contre la confédération sino-russe continue le bombardement d'Hong-Kong et nous rapproche de la victoire. Conneries de journalistes... tout le monde sait que les corpos ont la main haute.

Je bois un peu plus, le flic se lasse et ressort. Je rentre chez moi. Ma chambre a été fouillée, mais ils n'ont pas dû trouver grand-chose. Blaska est toujours là et me saute dessus. Je lui caresse les oreilles, content que les flics ne se soient pas vengés sur elle, puis je m'effondre sur le canapé, qui a été éventré. Je suis anéanti par la nuit interminable au poste. Et par les souvenirs. La mort me suit et détruit tous ceux qui arrivent à ouvrir une brèche dans mon cœur, aussi infime soit-elle. Je n'aimais pas Abigail, je la connaissais à peine mais c'était une fille bien. Elle ne méritait pas ça.

Je ressors la photographie du cadavre, non pas pour me faire du mal mais pour comprendre. Je ne reste pas sur le corps, je ne suis pas légiste, par contre elle est morte à côté d'une plaque d'égout. Je vide mon verre, je m'en sers de loupe et c'est comme ça que je

trouve l'adresse du crime, au 266 Bowen St. Phelps m'a dit qu'elle m'aurait jamais invité chez elle, ça veut dire qu'elle est morte pas loin de sa piaule. Il y aura peut-être des indices là-bas.

Je prends manteau et chapeau, puis je sors avec le chien en laisse sous une averse cinglante. Quelques heures sous cette pollution liquide et il me faudra un dépistage du cancer. C'est pas ce qui m'arrête, même si je n'aimerais pas que Blaska se fasse euthanasier. Je sais que des flics surveillent mes faits et gestes et, si je prends ma bagnole, ils le verront. Promener le clébard, par contre, ne les fera pas sortir de leur caisse avec ce temps.

Du coup, je pars à pied et je rejoins une concession auto, quelques rues plus loin. J'achète une vieille Chevrolet, la seule marque de voitures avec Ford que l'on trouve encore aux États-Républicains d'Amérique. La voiture en a vu presque autant que moi, compte tenu de son état déplorable. Je paye malgré tout *cash* les trois-cents dollars que me demande le vendeur. Il m'assure qu'elle tiendra encore un an, voire jusqu'à la fin de la guerre. Je ne suis pas sûr d'atteindre le bout du parking.

*
* *

Je trouve la ruelle.

On est près des docks, pas le pire quartier de Boston, mais décidément pas le plus glamour. Je passe au ralenti avec ma poubelle roulante et j'ai tout à loisir de voir les marques noircies laissées par le corps sur le trottoir. De la suie humaine... Je me retiens de vomir.

En sortant du passage, je repère immédiatement la voiture de flics banalisée, garée face à un petit immeuble. Ils font le pied de grue en attendant que le coupable revienne sur le lieu du crime, et il y a fort à parier qu'ils ont ma photo. Je suis quand même étonné qu'une simple fille paumée attire autant l'attention.

L'immeuble en question compte trois étages de vieux béton gris, avec au moins dix chambres. Une pension sûrement, ou un vendeur de sommeil. C'est sûrement là qu'elle habitait. Mon cœur se serre.

Je fais le tour, et je passe chez Rep-mart. J'y achète du sang de bœuf et un gros pétard à mèche. Je verse le sang dans une ruelle, entre deux poubelles, à l'abri de la flotte. Quelqu'un qui passe là croira qu'un meurtre a eu lieu, même si le corps fait défaut. Je jette le pétard derrière un mur en espérant qu'il ne s'éteigne pas, puis je me tire et je rejoins la rue de la pension.

Ça claque, on croirait presque un coup de feu. Les deux mangeurs de beignets jaillissent lentement de leur véhicule, arme à la main, et s'en vont résoudre la meilleure affaire de leur carrière. Malgré tout, à voir leur démarche, j'ai un doute qu'ils fassent partie des forces de l'ordre. Pas grave, je n'ai pas le temps de m'en soucier avant leur retour.

Je cogne à la pension, en espérant que le tenancier vienne vite. Pour le coup, c'est une vieille femme aigrie qui m'ouvre. Elle n'a soi-disant pas de chambre libre, jusqu'à ce que je lui montre deux Ulysse S. Grant. Pour cent dollars elle m'en trouve de la place, même avec un chien aussi gros que Blaska. Quatre-cents dollars en une journée, je me demande si je n'aurais pas mieux fait d'appeler un privé. Je signe au nom de James Coburn, premier nom qui me vient : j'ai toujours aimé son lancer de couteau dans *Les Sept Mercenaires*. J'en profite pour regarder les noms précédents et je tombe sur Abigail Merricks. Chambre 13. Bonne pioche.

*
* *

Sur le coup des deux heures du mat, je sors de ma chambre discrètement, y laissant le colley. Il a beau être tard, j'entends des cris, sans être sûr qu'il s'agisse d'un homme qui baise une femme ou qui la frappe. Personne ne regrettera Boston le jour où les drones des corpos la raseront.

J'aurais trouvé la chambre d'Abigail même sans le numéro, avec les scellés de police jaune poussin qui décorent la porte. J'appuie sur la poignée qui n'est pas fermée et j'entre. Il fait noir, mais je n'ose pas allumer la lumière, de peur que les gusses qui attendent dehors me repèrent.

Je fais le tour avec mon briquet comme seule source de lumière. Pas grand-chose à voir. Le lit est défait, des vêtements sont dans l'armoire, ainsi qu'une valise pleine. Des robes sans qualité, mais aussi une étrange tenue argent et rouge. Je la sors : c'est une combinaison de spectacle bien usée, sûrement pour un cirque ou un cabaret. Une étiquette mentionne Zacheri : cirque donc.

Je trouve une photo d'elle. Elle ressemble à mon Abigail, farouchement même. Cheveux blonds bouclés, les yeux bleus, le même teint... mais ce n'est pas elle. Quelque chose dans le regard ne va pas : celle sur la photo a l'air plus joyeuse, plus honnête que la femme que je connais. Sa posture, son sourire, son aura même, tout diffère, à part le physique. Elles auraient pu jouer un numéro de siamoise sans difficulté. J'enlève la photo du cadre et la retourne : juste une date, il y a deux ans.

Je trouve une bible dans la table de chevet, mais aussi un bouquin abîmé, *Alice au pays des merveilles*. Je l'ouvre, un marque-page tombe : une librairie de Boston, daté d'avant la première guerre corporatiste. Il y a un petit mot sur la première page : « Pour Lana, avec tout notre amour. » Lana... Ça ne ressemble pas à Abigail pour un sou.

Pas de journal intime, pas de lettres... Tout ça a dû être ramassé par la police. D'ailleurs, il n'y a rien pour un chien et la matrone à l'entrée n'a pas reconnu Blaska. Mon Abigail n'est jamais venue ici, j'en suis sûr. S'appelle-t-elle seulement Abigail ? Je prends la tenue de cirque avec moi et la photo : quelqu'un me renseignera peut-être dans le milieu.

Ça fait étrange de me mettre à enquêter. Je suis dans un sale état et j'ai mal partout, mais en même temps, je me sens mieux. D'ailleurs je n'ai pas tenté de me tirer une balle hier soir, ce qui est une première depuis que je suis sorti de l'armée. Agir me fait du bien. Je dois vraiment avoir une case qui a sauté s'il faut que ma nouvelle petite amie se fasse immoler pour que je reprenne du poil de la bête.

Je ressorts avec Blaska par la porte arrière du bâtiment et je disparaîs dans la nuit.

*
* *

C'est au petit matin que je retrouve sa trace. Il faut dire qu'avec sa petite gueule d'ange, Lana a sa place sur des affiches. Elle y porte son petit costume à paillettes.

Lana la brûlante, dix-huit ans me dit-on. Dans la troupe des Zacheri depuis cinq ans, où elle crachait des flammes. Une gentille fille du Wisconsin, orpheline et qui ne manquera à personne. Enfin, personne à part son gamin. Elle voulait devenir actrice, mais Broadway n'a jamais voulu d'elle. Elle rêvait d'Hollywood, mais c'est compliqué de rejoindre L.A. depuis la sécession. Ça l'est d'autant plus quand on n'a pas le compte en banque assez rempli pour y acheter sa place.

— C'était il y a quelques nuits de ça, m'explique la femme à barbe. On venait de finir le spectacle du soir. Pas grand monde ces temps-ci, on aurait pensé qu'avec la guerre et tout, les gens voudraient se détendre, mais ils préfèrent rester à se morfondre et regarder ce que les *reps* veulent bien mettre à la TV.

Pendant qu'elle cause, elle m'amène à la roulotte de la gamine. L'engin qui ne doit plus rouler beaucoup affiche rouille et graffitis. À côté, ma nouvelle voiture passerait pour le grand luxe.

— Vous êtes de la police, c'est ça ? me demande la quinquagénaire barbue.

— Pas tout à fait. Disons plutôt l’ami d’un ami.

— Elle ne m’a jamais parlé de vous. Votre nom ?

— Grant.

Ce disant, je lui donne les derniers cinquante dollars qui restaient dans mon portefeuille et me condamne par la même occasion à deux semaines de rations d’état. Je n’ose même pas penser au whisky. Au moins, la bonne dame regarde ailleurs en ouvrant la porte de la roulotte. Nous entrons et elle reprend son histoire.

— Donc, j’ai vu Lana qui discutait avec une jeune femme. Bien sapée. Pas le genre de donzelle que l’on croise seule à une soirée au cirque, si vous voyez ce que je veux dire. Je l’ai vue de loin et j’ai pas entendu leur discussion. Un peu plus tard, j’ai croisé Lana et elle était en larmes. C’est là que j’ai appris pour le cancer.

— Le cancer ?

— Ouais, le cancer. La pauvre gamine s’est tuée l’œsophage à force d’y mettre du pétrole et de l’éthanol. Elle en a plus pour longtemps, d’après les médecins, six mois max. Et c’est pas avec son salaire de misère qu’elle pourra se payer une chimio. Mais c’est pas pour ça qu’elle s’inquiétait, mais pour son môme. Elle a déjà bien du mal à s’en occuper, alors une fois l’arme à gauche...

La femme se tait. L’intérieur de la roulotte est minuscule et loin des normes, quelles qu’elles puissent être. C’est pas laid pour autant. On y trouve une table un peu en bordel, un canapé bariolé, des photos et des dessins punaisés au bois des murs, des vêtements en vrac, deux ou trois paires de chaussures usées, quelques articles de cirque, des disques-vinyles de rock et d’électro, une flopée de bouquins dont certains sont effectivement pour marmots, du maquillage pas vraiment passe-partout. Je trouve même un lecteur mp3 qui date d’avant la première guerre corpo. Si la police politique était tombée dessus, elle aurait été bonne pour la prison. Dans un sens, ça aurait mieux valu.

Je m’attarde sur les photos, quelques-unes datent de ses années Wisconsin, mais la plupart ont été prises à Boston. Lana y a toujours le sourire, même sur les plus récentes. Vu le contexte politique, c’est suffisamment rare pour être noté. Elle n’est presque jamais seule, accompagnée à chaque fois de copines. Je vois aussi son gamin, qui ne doit pas avoir plus de deux ans aujourd’hui. Elle a tout de même dû l’avoir vers les seize ans, si je sais encore compter.

Peu à peu, une impression se forme et je commence à cerner cette jeune fille. Elle a l’air d’avoir la tête pleine et du caractère. Elle est rebelle, mais pas insouciant et sait rester

discrète. C'est l'incarnation de cette génération sacrifiée sur l'autel de la guerre, dont les parents sont morts, que ce soit au combat ou dans les bombardements, et qui n'a qu'un rêve en poche, celui d'être une star. Un rêve à présent éteint. Une boule me perce l'estomac et me tord les tripes, à l'idée qu'une jolie âme comme celle-là ait fini brûlée vive.

Je me reprends et demande à la femme à barbe :

— Où est le gamin aujourd'hui ?

— Le petit Léo a été adopté par une famille, mais elle va le voir tous les dimanches, avec une enveloppe pour les parents.

— Vraiment ? Vous avez le nom de cette famille ?

— Je peux vous trouver ça. Mais pourquoi toutes ces questions ? Il est arrivé quelque chose ?

Je suis incapable de lui dire que la petite mascotte du cirque a eu une crémation anticipée. Peut-être que je suis lâche, mais il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas savoir. Quand elle ne sera pas revenue lors du prochain spectacle, ils penseront qu'il lui est arrivé une bricole, qu'elle s'est fait tuer dans la rue ou qu'elle a juste disparu avec un beau brun. Ce sera toujours mieux que de savoir. Je les épargne, tout comme je m'épargne de devoir dire la vérité à voix haute.

L'adresse en poche, je vais rendre visite aux nouveaux parents du Léo.

*
* *

Je gare la Chevrolet devant un petit immeuble de centre-ville, qui est visiblement le seul du quartier à être habité. Je trouve fou que même avec les exils consécutifs des étrangers, des homos et des ethniques, tout le monde s'entasse encore à l'ancienne. Les gens auraient pu profiter de la place acquise à grand renfort de rafles, mais il faut croire que c'est pas là la nature humaine. Quelque part je peux comprendre, j'ai essayé de vivre dans une baraque sans voisins et je n'ai tenu que trois nuits. C'est peut-être plus facile à la campagne, mais crécher au milieu de maisons fantômes, c'est pas naturel.

La pluie ne tombe plus, mais un brouillard épais l'a remplacée. Je regarde ma sale tête dans le rétroviseur : entre une nuit blanche, deux jours sans me raser et le stress, je ressemble à un cadavre sur pattes. Je m'allume une cigarette, avant de l'éteindre aussitôt quand Blaska me fait ses yeux de chien battu. Je lui fais faire un tour, pour me poser et réfléchir un peu.

Je repense à la nuit avec Abigail. Je me souviens du deuxième verre, c'est elle qui me

l'avait servi. C'est après seulement que je me suis décrispé, que j'ai raconté ma vie à une inconnue, rencontrée au hasard d'une séance de thérapie. Mais est-ce que c'est vraiment avec Abigail Merricks que j'étais ? On est allés chez moi, pas chez elle. On n'a pas pris sa voiture et je n'ai jamais vu ses papiers. J'aurais dû me rendre compte que ça clochait. Une jolie fille comme celle-ci qui choisit un vétéran fatigué ? Aucune chance, ça ne colle pas. Phelps avait raison, je n'aurais jamais dû finir avec elle. La vraie question, c'est pourquoi ? Est-ce que Abigail – ou peu importe son nom – m'a utilisé et a fait de moi le coupable idéal d'un meurtre ? Ou est-ce qu'elle était vraiment en danger et a cherché de l'aide où elle le pouvait ? Quel est son lien avec Lana, une paumée atteinte d'un cancer ?

Je ramène finalement Blaska à la voiture et je vais cogner à la porte des Jerkins, les parents adoptifs de Léo. Il n'est même pas onze heures, mais c'est le bonhomme qui m'ouvre. Jusqu'à preuve du contraire, on est en semaine, ce qui veut dire qu'il ne doit pas travailler beaucoup. Il est aussi mal rasé que moi, mais sa chemise coûte le prix de ma bagnole. Il n'a pas l'air très à l'aise dedans pourtant. Nouveau riche ?

— Monsieur Jerkins ?

— Qui le demande ?

— James Coburn, police républicaine. Vous connaissez une sympathisante corporatiste nommée Lana ? lui dis-je en lui montrant la photo de la jeune fille.

Bien que le bobard soit gros, il fait mouche. Lana n'avait pas grand-chose d'une révolutionnaire, mais elle ne ressemblait pas à la bonne petite fille que dépeignent les médias républicains. Suffisamment de gens disparaissent à cause de la police politique pour que ma venue ne semble pas tirée par les cheveux. Bien sûr, si les vrais *reps* l'apprenaient, j'aurais droit à un aller simple pour le placard, voire une tombe sans nom.

J'entre pendant qu'il bafouille une réponse : j'ai suffisamment vu les vrais flics faire pour pouvoir les imiter. Même si les vrais flics n'ont, en général, pas la gueule aussi amochée que la mienne, compliments de Phelps.

— Quelqu'un d'autre au domicile, Monsieur Jerkins ?

— Oui... Ma... Ma femme, Maria est là.

— Maria ? Elle est ethnique ?

— Non ! Non, elle ne l'est pas.

Jouer les fachos ne me fait pas plaisir, mais je peux comprendre que des tordus abusent du pouvoir que ça leur donne. Il est si facile de débouler dans la vie d'un pauvre type et de la foutre en l'air. Aujourd'hui, un prénom hispanique peut vous mener à la frontière.

Je lui demande de faire venir sa femme et on s'installe dans le salon. Je les mets mal à l'aise en prenant délibérément mon temps, puis je balance des questions dangereuses, sur leurs habitudes de vote et leur consommation de médias. Je leur demande s'ils connaissent des homos ou des noirs et s'ils veulent les dénoncer. Par chance, ils répondent par la négative. Maintenant, ils sont à cran.

Lorsque j'entends des cris du bambin venant de l'étage, je sais que je tiens le bon bout. La mère adoptive devient blême quand je lui demande d'aller chercher le marmot. Dès qu'elle monte, je glisse la photo de Lana sur la table, devant monsieur Jerkins.

— Je sais que vous connaissez cette jeune femme. Dans une autre situation, je vous ferais simplement arrêter et ç'en serait fini de cette charmante entrevue. Votre femme se ferait expulser et votre gamin finirait dans un orphelinat républicain, où on lui apprendrait les bonnes mœurs. Mais quelque part vous avez de la chance, parce que c'est pas Lana que je cherche, mais celle qui la finance. C'est le bon moment pour sauver votre petite famille.

Je me sens mal, à jouer avec les peurs de ce pauvre type. Mais c'est pour la bonne cause, je veux comprendre pourquoi cette gamine a été tuée aussi salement. Jerkins finit par craquer quand je lui demande l'acte de naissance de son fils et il déballe tout :

— Lana passe tous les dimanches, pour voir Léo et nous donner une enveloppe pour lui. Nous ne savions pas qu'elle était procorporatiste, sinon nous n'aurions jamais accepté. Dimanche dernier, elle est venue avec un peu plus d'argent que d'habitude. Enfin, beaucoup plus d'argent que d'habitude. Assez pour élever Léo et l'envoyer à l'université.

— On parle de quoi, cent mille dollars ?

— Cent-cinquante.

Je siffle. Lana est venue voir la famille de son fiston avec cent-cinquante mille dollars, elle qui vivait dans une roulotte et n'arrivait pas à joindre les deux bouts. Si j'avais un gosse et autant de fric, je m'en occuperais moi-même, au lieu de donner tout cet argent à sa famille adoptive. Et je me paierais une chimio. Lana a dû y penser, mais elle a donné l'argent. Pourquoi ?

— D'où vient le fric, Jerkins ?

— Elle... Elle n'a pas voulu le dire précisément. Mais, quelque chose avait changé en elle. Elle avait l'air déterminé et elle a passé beaucoup de temps avec Léo. Elle nous a dit qu'il devrait aller à l'université et pour tout dire, elle parlait comme si c'était la dernière fois qu'elle le voyait.

C'est le moment que choisit Maria Jerkins pour revenir, Léo dans les bras. Il n'apprendra

probablement jamais que sa maman a fini carbonisée sur le trottoir. Le gamin n'a pas l'air malheureux, maigre consolation. Je remercie les parents, sachant que je n'en apprendrai pas plus et ils me raccompagnent à la porte, anxieux de me voir partir.

Il est temps de rentrer chez moi. Les flics qui surveillent mon appartement doivent se demander où je suis passé et ils me feront sûrement un accueil mitigé.

*
* *

J'ai garé ma « nouvelle » voiture à cinq minutes à pieds et je reviens avec Blaska comme si j'étais parti une demi-heure au lieu de deux jours. Ma manœuvre ne sert finalement pas à grand-chose : aucune voiture de flics en bas de chez moi. Soit ils ont décidé de me foutre la paix, soit ils me recherchent dans toute la ville. Dans tous les cas, ça ne change rien pour moi.

Je monte et j'arrive devant la porte de mon appart. Blaska couine et tire sur la laisse, craintive. Lorsque je mets la clef dans la serrure, ça coince plus que d'habitude et mon sixième sens commence à s'agiter. Je n'ai cependant pas le temps de me poser les bonnes questions que la porte s'ouvre sur un grand gaillard en costard italien. Il me montre nonchalamment qu'il est armé avant de s'écarter pour me laisser entrer.

Je considère rapidement mes options et en viens à la conclusion qui s'impose : je n'ai pas le choix. J'entre en traînant Blaska et celui qui doit probablement être un mafioso referme derrière moi. Sur mon divan est assis un type sec aux cheveux laqués et au regard noir. Il porte des chaussures croco.

J'enlève la laisse de Blaska, qui va se planquer dans ma chambre, puis me sers un whisky. Personne n'a encore parlé et la tension est palpable. Mon flingue est dans la chambre. J'estime mes chances de le récupérer, le recharger et abattre les deux gars à vingt pour cent au mieux. Et le cas échéant, ce serait la taule. Je les observe tout en vidant mon verre. C'est le petit qui est le chef, j'en suis sûr. Assis alors que son comparse se balance sur ses gambettes, de meilleures chaussures et l'air en confiance.

Alors qu'il est sur le point de se lever, je lance :

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous, messieurs ?

— Tout d'abord, commence le type aux pompes croco avec un accent italien, je voudrais vous remercier.

— Me remercier pour ?

— Pour avoir tué mademoiselle Merricks, bien sûr. Vous m'avez épargné le travail, travail

qui n'était pas des plus réjouissants. Immoler de belles jeunes femmes n'est pas la partie de mon job que je préfère, voyez-vous. Tuer un type ne me pose aucun problème, que ce soit avec l'aide d'une corde à linge, d'un pot de ciment frais ou avec une scie. Je ne suis pas regardant. L'immolation ne me chiffonne pas non plus. Je trouve cette méthode poétique, charnelle presque, même si elle n'est pas toujours de circonstance. Par exemple, dans votre appartement, ce serait contraignant. Le feu se propagerait vite et cela ferait un bel incendie. Des bonnes gens mourraient, la police s'en mêlerait. Cela soulèverait des questions. C'est du scotch que vous buvez ?

— Du bourbon.

— Du bourbon. Je vois. Vous avez raison, c'est plus républicain. Consommer local, tout ça, tout ça. Je peux en avoir un verre ?

Je sors un second verre et je le sers. Je n'arrive pas vraiment à me faire une idée sur le type. Son discours est clairement fait pour m'intimider, mais j'ai du mal à savoir si ce qu'il débite est du raconter ou la preuve qu'il s'agit d'un sadique psychopathe. Il semble toutefois en savoir plus que moi sur l'affaire. Je lui tends le verre avant de lui demander :

— Vous connaissez Abigail donc ?

— Je n'ai pas eu l'honneur de connaître mademoiselle Merricks personnellement, non. Et grâce à vous, je n'aurai pas besoin de la connaître. Je pense qu'une rétribution est de circonstance, en guise de remerciement. Vous m'avez fait gagner du temps et je souhaiterais partager avec vous le salaire que l'on m'a versé. Mikky, s'il te plaît.

Le gorille sort de sa poche intérieure une enveloppe qu'il jette à mes pieds. Je la ramasse en prenant mon temps avant de l'ouvrir, comptant lentement les billets. Dix mille dollars en grosses coupures. Je déglutis, la somme est vraiment rondelette. Je tiens presque un an de pension entre mes doigts. Je me demande si les billets ont la même source que ceux de Lana.

En tout cas, je commence à comprendre l'histoire : Abigail avait visiblement sa tête mise à prix par la mafia. Une jolie mise à prix, qui plus est. Pourtant c'est pas Abigail qui est morte, mais Lana, une jeune femme lui ressemblant vaguement et atteinte d'un cancer en phase terminale. Lana a touché cent-cinquante mille dollars, qu'elle a donnés à la famille d'accueil de son fils, juste avant de mourir. Est-ce qu'elle se serait suicidée en se faisant passer pour Abigail ? Cela expliquerait pourquoi tout le monde croit Abigail morte pendant que je suis le suspect numéro un.

— Bien, poursuit l'italien, maintenant que les plaisanteries sont passées, j'aurais une question pour vous. Pourquoi vous avez fumé la gamine ?

J'ai le choix. Je peux leur dire la vérité, que j'ai pas tué Abigail et que c'est sûrement une autre gamine qui y est passée. Je leur rends le fric et, soit ils me font la peau, soit ils se tirent. Après tout, ils épargneront un vétéran qui a un chien à nourrir, non ? Soyons fous : avec de la chance, ils me laisseront peut-être même le fric, comme je les ai aidés.

Mais si je fais ça, ils sauront que leur cible est toujours en vie. Ils la retrouveront et ils la tueront, salement vu qu'elle s'est tout de même bien foutue d'eux. Ils iront aussi récupérer le fric des Jerkins et Lana sera morte pour rien. Abigail le mérite peut-être. Sûrement même : elle n'a pas eu d'état d'âme à m'embarquer dans cette affaire, alors que j'aurais très bien pu finir sur la chaise. Malgré tout, je n'arrive pas à m'y résoudre. Elle ne le vaut pas, mais je ne la balance pas.

— Est-ce que le pourquoi est important ?

C'est un demi-aveu. Si nous sommes sous écoute, cela ne servira pas à m'écrouer, bien que Phelps y verra probablement une raison suffisante pour s'occuper de mon cas en personne. Ça a l'air de satisfaire le mafioso, qui repose son verre et qui se lève.

— Pour moi non, ça n'a aucune espèce d'importance.

Il prend son chapeau et remet son trench avant de venir me tendre la main. J'ai la nausée rien qu'à l'idée de la lui serrer, mais je m'exécute. Sa poigne est solide et sèche. Sa main est rugueuse.

— Par contre, pour don Giovanni, ça en a.

Il m'assène un coup violent à l'estomac et l'instant d'après je suis sur le sol, le souffle coupé. J'avais beau m'y attendre, la douleur est bien là et me déchire l'abdomen par vagues rapides. Des larmes aux yeux, j'ai un gros plan sur ses godasses, avant que l'une d'entre elles ne m'explode le nez.

L'Italien continue de parler, mais je mets un moment avant de comprendre les fadaïses qu'il m'assène :

—... qu'on touche à sa *donna*. Il m'a chargé de la retrouver et de m'en occuper *personnellement*. Il n'a pas apprécié qu'un autre gus non seulement se la soit tapée, mais en plus l'ait exécutée. C'est quelque chose de personnel pour don Giovanni. On ne touche pas à sa propriété. Mikky, relève notre ami.

Mikky se rapproche et me soulève comme si j'étais une brindille avant de m'asseoir sur la seule chaise qui a survécu à la fouille des flics. Il me tapote ensuite la joue pour être sûr que je capte ce qui se passe et ce qui va m'arriver. Si j'ai raison, je vais avoir le droit à une séance de torture suivie d'une exécution façon Cosa Nostra.

J'ai beau m'être juré de ne plus vivre dans la violence et de me ranger, cinq ans de combat, de mort et de guerre reprennent le dessus. Mon poing gauche écrase les testicules de Mikky pendant que ma main droite lui arrache le flingue du holster. J'enlève la sécurité, mais je n'ai pas le temps de tirer que le gorille me percute avec la force d'un camion, me faisant tomber en arrière. Mes oreilles bourdonnent. Il se jette sur moi, faisant fi de sa douleur à l'entrejambe, mais j'ai le réflexe de pousser la chaise du pied, le déséquilibrant un instant. J'en profite pour me relever, mais pas assez vite pour l'abattre avant qu'il n'arrive à mon niveau. Il me saisit par le col et, la mâchoire crispée par la fureur, m'écrase le dos contre une armoire.

Il tente de m'arracher l'arme des mains, mais mes doigts libres vont chercher ses narines et ses yeux, le forçant à détourner la tête. C'est l'occasion : je tire à bout portant avant qu'il ne se ressaisisse et son corps, bien que massif, est projeté en arrière par la force de l'impact. Trois-cents mètres par seconde, on ne peut rien contre ça. Son sang m'a giclé sur la main aussi sûrement que si j'avais débouché du champagne.

Je pointe aussitôt l'arme vers le second mafioso, à temps pour voir un poignard quitter sa main. Je me protège le visage de justesse, mais la lame s'enfonce jusqu'à la garde dans mon bras armé, perforant mes chairs comme si c'était de la gelée. La douleur est fulgurante et me fait lâcher le flingue, mais mon cœur pompe déjà suffisamment d'adrénaline pour que j'endure la souffrance.

Je cours vers le type pendant qu'il tente de dégainer son pistolet et lui craque la mâchoire d'un coup puissant de mon poing gauche. Ça ne suffit pas, c'est un dur à cuire, un tueur. Il me frappe à la cuisse, ce qui me fait perdre pied, puis me sèche avec son genou sans que je ne voie rien venir. Le goût du sang tapisse ma bouche et je vois littéralement rouge. Il commet l'erreur de chercher une nouvelle fois à sortir son arme et mon front vient s'écraser contre son torse.

S'ensuivent des coups d'une grande violence, qui s'enchaînent si vite que je n'ai pas le temps d'en prendre note. Je ne me bats pas consciemment, mais avec mon instinct et ma mémoire musculaire, le résultat d'années d'entraînement intense. À un moment, il arrache le couteau planté dans mon bras et me taillade, une volée de sang aussitôt absorbée par mon vieux tapis.

Je sens la lame tiède entre mes côtes quand il me poignarde, au moment où mes mains saisissent sa gorge. Je le pousse de toutes mes forces en hurlant comme un gorille en colère. J'entends du verre se briser alors qu'un impact m'irradie les bras et l'instant d'après mon adversaire disparaît, défenestré. Quelques secondes plus tard, son corps s'écrase en contre-

bas. Il ne se relève pas. D'où je suis, impossible de voir son sang qui se dilue dans les eaux cancérigènes de Boston.

Mes jambes se dérobent sous moi. Je respire lourdement, chaque mouvement déplaçant la lame toujours logée dans mon abdomen. Ma tête est légère, la perte de sang, je pense. J'ai déjà vu pire, mais ça ne rend pas le moment plaisant. Je sais que je dois bouger. Si je reste là, non seulement je me viderai de mon sang, mais les flics me cueilleront bientôt. Étonnant, d'ailleurs, qu'ils ne soient pas déjà arrivés, vu le raffut qu'on a fait.

C'est à ce moment que j'entends Mikky gémir, encore vivant après un pruneau à bout portant. J'ai dû rater le cœur. Je me traîne vers lui et lui tapote la joue à mon tour. Il reprend peu à peu conscience. Je lui brise le pouce d'un coup sec et il se réveille pour de bon, en hurlant.

— Bien, Mikky. Maintenant, tu vas gentiment répondre à quelques questions. Commençons par le don Giovanni.

Je n'aime pas la torture, mais je ne me révèle pas mauvais dans le domaine.

*
* *

Le doc me recoud dans une cave puante, qui rappelle plutôt la planque d'un tueur en série que le cabinet d'un chirurgien de métier. Mais je ne peux pas lui en vouloir : tous les médecins ou presque ont fini sur le front à installer des prothèses aux mutilés de guerre et à gérer les overdoses des soldats addicts aux drogues de combat. Non seulement ils risquent la mort, les IAs des corpos ayant jugé à raison que les hôpitaux étaient des cibles stratégiques, mais surtout ils sont payés trois fois rien. Alors que chirurgien au noir, c'est cinq mille balles l'opération. J'ai bien fait de garder le fric des mafiosi.

— Voilà, vous êtes tout neuf.

Je regarde mon flanc et, en effet, la pâte organique qu'il m'a injectée a enlevé toute trace de blessure. Idem pour mon bras. C'est efficace, presque indolore, mais putain, qu'est-ce que ça coûte. Blaska me renifle avant de bâiller nonchalamment.

Mikky ne connaissait pas tous les détails, mais ce qu'il m'a dit était révélateur. Abigail, dont ce n'est pas le vrai nom, était l'escorte attirée de Luigi Don Giovanni, grand parrain de la pègre sicilienne de Boston. Elle est partie du jour au lendemain, avec un pactole de presque dix millions de dollars. Pourquoi, comment, l'homme de main n'en savait rien, mais avec une telle somme, il y a tout à parier que Giovanni la traquerait jusqu'au bout du monde. Ou plutôt,

il me poursuivrait jusqu'au bout du monde, car j'ai maintenant une bonne raison pour l'avoir tuée. Dix millions de bonnes raisons même.

J'ai ce qu'il faut de motivation pour la retrouver, mais je n'ai plus de piste. Il va falloir que je demande de l'aide à un spécialiste si je veux me sortir de ce merdier et le seul auquel je pense ne m'a pas à la bonne.

*
* *

Je suis assis dans un salon vieillot qui a vraisemblablement été décoré par la femme qui se trouve en face de moi. Je trouve les couleurs moches, mais étant loin d'être designer d'intérieur, je n'ai pas mon mot à dire. Je vois aussi une ou deux photos d'enfant, mais pas de trace de marmaille dans la maison. Étrange. Je rebois un peu de coca sans bourbon quand la porte d'entrée s'ouvre et qu'une voix d'homme se fait entendre :

— Lynn, je suis rentré. Tu vas pas croire ce qu'on a trouvé chez ce fils de...

Phelps s'interrompt lorsqu'il me voit sur son canapé. Son sang ne fait qu'un tour et il se jette sur moi, me soulève par le col et me plaque contre une commode. Un vase bon marché tombe et se brise sur le sol pendant qu'il me crache au visage :

— Qu'est-ce que tu fous chez moi, ordure ! Je vais te faire la...

Mon poing rentre dans son estomac et il s'écroule, vomissant son déjeuner sur le tapis marron et gris. Sa femme se tient immobile, choquée par la scène. Elle se demande sûrement si elle doit aller appeler la police ou chercher son calibre. On a toujours eu le doute dans ce pays, depuis le second amendement.

— Doucement Phelps. Je suis pas venu te chercher des noises, mais te filer un coup de main. J'ai fait les trois quarts de ton boulot et j'ai besoin de toi pour la suite.

J'aide le flic à se relever et il a l'air un peu moins ivre de rage. Lorsque je lui raconte l'histoire au complet, il se déride un minimum et finit même par s'asseoir. Il ne m'aime pas, je dirais même qu'il me hait, mais il n'est pas corrompu et c'est pour ça que je l'ai choisi. Mon récit se tient et éclaire vraisemblablement les doutes qu'il avait. Le fait qu'on ait trouvé deux cadavres de mafiosi chez moi prouve bien que ce meurtre allait au-delà du crime passionnel. Si j'étais le tueur, je serais simplement parti rejoindre les corpos avec ma fortune en poche et non un flic qui veut me voir dans le couloir de la mort.

Je sens dans son regard qu'il a horreur de la tournure des événements, mais il a le choix. Il peut m'aider à coincer Abigail sans que sa hiérarchie soit au courant, pour éviter que la mafia

ne s'en prenne à elle dans l'intervalle. L'autre solution, c'est qu'il officialise cette enquête, voire qu'il me coffre pour le meurtre des deux types en espérant que je me fasse exécuter en taule, d'un coup de cutter sous la douche. Mais Phelps n'est pas con, il sait que si les choses deviennent officielles, l'enquête n'aboutira jamais. Ça l'insupporte encore plus que ma trombine.

Je ne gagne pas souvent au poker, mais cette fois, j'ai du pot.

*
* *

Mon enquête d'amateur, qui commençait à stagner, a pris un sacré coup de fouet depuis que je l'ai confiée à un pro. Elle s'est enlaidie aussi, comme le démontrent les cris du pauvre faussaire que Phelps est en train de tabasser dans ce petit atelier. Difficile d'imaginer que le gars qui travaille dans pareil taudis puisse se payer une voiture de sport européenne. Tout le matos est là cependant et il y a de quoi refaire les papiers de toute la maigre population de Boston, y compris un passeport neuf pour une jeune fugitive.

— Scott, va me chercher cette planche cloutée.

— Non ! hurle le faussaire au faciès sanglant, pitié !

— T'attends quoi, Scott ?

Je hausse les épaules et décroche un vieux bout de bois moisi serti de clous rouillés. Le gars, caucasien et bien portant, se pisse dessus quand Phelps m'arrache la planche des mains. Il la pose sur la cuisse de l'homme, sans appuyer. Pour le moment.

— Une dernière fois, Johnny, qui a fourni un passeport à cette nana ?

— Je peux pas...

Il s'interrompt quand le flic lui enfonce les clous dans la cuisse d'un coup violent. Des larmes coulent sur ses joues écarlates, avant que Phelps ne lui arrache lentement les pointes. Le pauvre homme sanglote et tremble, les yeux rivés sur sa jambe maltraitée.

— Est-ce que je continue, ou tu préfères causer ?

Le gars finit par craquer et nous donne un nom.

*
* *

La pluie s'écrase sur le toit de la voiture de Phelps, avant de dégouliner sur les vitres pleines de buée. Cela fait bien trois heures que nous attendons devant la bijouterie. Abigail a

été futée, elle a pris un forfait auprès de la mafia juive : dix millions en *cash* contre un passeport et des diamants.

La rue est sombre à cette heure tardive, arpentée par de rares ombres qui fuient l'acide que le ciel nous vomit dessus. Nous avons dû voir deux véhicules passer depuis une heure et l'ennui me gagne. Mon esprit s'égaré et me pose toujours la même question : et après ? Qu'est-ce que je ferai si je la retrouve ? Blaska chouine sur la banquette arrière, s'ennuyant visiblement autant que moi.

— Quelle idée de ramener ton clebs.

— T'aimes pas les chiens, t'aimes pas les gens. Y'a quelque chose dans ce bas monde qui te file pas la gerbe ?

Phelps se tourne vers moi. Les rares lumières jouent sur son visage et se mêlent aux ombres pour lui donner un air inquiétant.

— Pourquoi tu as fait sauter cette école ?

On y revient. Je me souviens. J'étais à la fac et je sortais avec Alysson, une fille canon et sexy qui n'avait qu'un défaut, celui d'être une néo-fasciste. J'étais en admiration devant elle, presque ensorcelé, et c'est pour son cul parfait que j'ai fréquenté ses copains *rednecks*. C'est pour ses beaux yeux et ses lèvres pulpeuses que je les ai aidés à faire une bombe, dans mon garage. On devait faire sauter l'ambassade des corpos, ces salauds qui nous avaient humiliés à la guerre. Finalement, c'est une école noire qui a été touchée.

Je me souviens encore des infos, ce jour-là. Les corps défilaient pendant que les potes d'Alysson trinquaient. J'ai mis un temps à comprendre que c'était moi qui en étais la cause, comme si mon cerveau n'arrivait pas à faire le lien. Tueur de gosses. Terroriste. Les flics ont fait semblant de chercher les coupables et j'aurais pu y échapper, si je n'étais pas allé me dénoncer. Je n'ai jamais balancé Alysson. Je ne l'ai jamais revue.

— Est-ce que ça a encore de l'importance ? je réponds à Phelps.

J'imagine qu'il hésite à ce moment précis à simplement me refroidir. Ses épaules tremblent, ses poings sont serrés. Je repense aux portraits d'enfant que j'ai vus chez lui et je me dis qu'il a dû vivre un drame de ce genre. Son marmot n'est probablement plus de ce monde et c'est la raison qui le pousse à me détester un peu plus que tous les autres timbrés de Boston.

C'est Blaska qui interrompt notre conversation en s'agitant sur le siège et en grattant la vitre avec insistance. La porte de la bijouterie s'ouvre et une femme en sort, vêtue d'un trenchcoat bordeaux et armée d'un parapluie noir.

*
* *

Phelps et moi sortons de la voiture quand Abigail passe dans une ruelle. Je la suis et le flic fait le tour, plus habitué que moi aux courses poursuites. Mes chaussures s'enfoncent dans la flotte acide qui déborde des caniveaux et je m'élanche à sa poursuite.

Nous sommes dans une allée sombre, entre de grands immeubles décrépis. Des échelles de secours pendent le long des bâtisses, à moitié rouillées et à moitié rongées, tandis que des détritrus s'échappent de poubelles éventrées par le temps, baignant dans un bain pollué et répugnant.

Je la vois, de dos, à une vingtaine de mètres à peine. J'espérais mieux comme cadre, pour nos retrouvailles.

— Abigail !

La silhouette féminine s'arrête, pendant que je me rapproche. Mon palpitant tambourine de toutes ses forces dans l'anticipation. Est-ce vraiment elle ? Après tous ces efforts pour la retrouver, j'ai du mal à y croire. Une voix à mon oreille me dit que je me trompe, qu'il faut me résoudre, je ne la reverrai jamais. Je suis trempé jusqu'aux os lorsque je suis enfin près d'elle, et j'ai l'illusion de son odeur.

Elle se retourne et braque un neuf millimètres sur moi. Dans la pénombre, je redécouvre son visage comme si c'était notre première rencontre et j'ai comme un coup de foudre. Des boucles blondes encadrent son visage et elle se pince les lèvres, surprise je pense, de me croiser dans cette ruelle. Elle se reprend et me dit, de sa voix unique :

— Bonsoir, Elijah.

L'entendre prononcer mon nom me fait un quelque chose, mais le flingue gâche le moment. Maintenant je sais pour de bon qu'elle a organisé le coup. C'est à cause de ce joli minois qu'une pauvre fille est morte, immolée. Tout de suite mon regard est moins conciliant.

— Comment m'as-tu trouvée ?

— Lana.

J'ai donné ce nom comme on tire un coup de feu. J'en rajoute :

— Tu savais qu'elle avait un gosse ?

Une ombre passe sur son visage, un doute, de la culpabilité peut-être. Elle joue le cœur de glace, mais au fond c'est un être humain : la mort la touche et l'horrifie. Elle s'humidifie les lèvres, elle hésite : doit-elle me tuer maintenant et en finir ? Je suis le seul à connaître son

secret et il lui suffirait de m'abattre pour que celui-ci disparaisse, avalé par l'asphalte et l'acide. Personne ne viendrait lui réclamer des comptes.

Il paraît que lorsque l'on a tué une fois, cela devient facile avec le temps. Ce sont des conneries. Son index est lourd contre la détente : elle tient ma vie et son salut entre ses doigts de porcelaine. Les secondes passent et je respire encore. Son arme toujours sur moi, je sens la tension dans ses épaules, l'écrasement implacable de la culpabilité. On s'imagine que les salauds ne livrent leurs secrets que dans les films, mais nous avons tous besoin d'exorciser nos doutes, d'avouer nos péchés.

— C'était la seule solution pour disparaître.

Sa voix tremble. Ce n'est pas que du cinéma.

— Il ne m'aurait jamais laissé partir. Il aurait fini par me détruire, comme il a détruit toutes les autres. Alors quand j'ai vu cette gamine, j'ai compris que c'était ma chance. Elle avait le cancer. De la poix dans les poumons. Tout ce que j'ai fait, c'est de lui offrir une chance de donner un sens à sa vie. Elle était déjà morte, Elijah.

— Tu lui as demandé de s'immoler, Abigail.

— Non ! Bien sûr que non. Pas de s'immoler... Je lui ai demandé de... Je ne lui ai pas demandé de souffrir. Juste... Juste qu'on ne la reconnaisse pas.

— Ta grandeur d'âme t'honore.

Un silence s'installe, brisé uniquement par les gouttes qui martèlent le sol tout autour de nous. Elle est sous son parapluie, je suis détrempé. On dirait deux amants qui se dévoilent leurs sombres secrets dans un vieux film. Juste que ces secrets sont sales et repoussants.

— Tu peux au moins me dire ton nom, je l'emporterai dans la tombe.

— Je peux, oui. Melody.

Melody... Beaucoup de gars prendraient mal de se faire tuer par un si joli minois. Question de virilité, sans doute. Certains barjots croient même que la mort de la main d'une femme vous fait manquer le train pour le paradis. Personnellement, je préfère ça à une des monstruosité mécaniques des corpos ou la lame d'un malade. Au moins, ça sonne bien. Melody... C'est presque de la musique.

— Une dernière question : Pourquoi moi ? Qu'est-ce que je t'ai fait pour que tu veuilles m'envoyer sur la chaise ?

— Ce n'est pas si simple, Elijah. Tu es quelqu'un de bien, mais je l'ai su après. C'est un engrenage, une fois que l'on rentre dedans, on n'en sort plus. Pour ce que ça vaut, si c'était à refaire, je ne t'impliquerais pas dans tout cela.

— Mais tu choisirais quand même un pauvre type, qui devrait se sacrifier pour que tu puisses t'enrichir. Je sais pour les dix millions. Tu es une voleuse. Enfin, même pas. Tu es juste une tueuse.

Une larme coule sur sa joue. Elle regrette d'avoir parlé, elle se rend compte qu'elle n'est plus une femme mystérieuse à mes yeux, mais bien un monstre. Mon regard lui fait du mal. Elle a besoin d'une confession, que je l'absolve de ses péchés, mais tout ce que je fais, c'est la juger. Ou n'est-ce pas plutôt moi, que je juge ? Elle a fait tuer une femme qui allait de toute façon mourir et a failli faire condamner un minable dont les soirées consistent à se saouler en espérant ne plus se réveiller le lendemain. Elle a arnaqué des mafiosi et des tueurs, des ordures et des fumiers. Qui suis-je pour la condamner, moi qui ai fait sauter une école ? Moi qui suis un terroriste ? Un infanticide ?

C'est ce moment que choisit Blaska pour débouler. Je ne sais pas comment elle est sortie de la voiture, mais la voilà, à nous observer sous la flotte, attentive. La dernière fois qu'elle nous a vus ensemble, nous faisons l'amour.

— Je suis prêt, Melody.

J'ai toujours été prêt. Depuis l'attentat que j'attends ce moment, quand enfin la mort me trouvera. Je l'ai retrouvée, j'ai eu la confirmation que je n'étais pas le seul monstre à visage humain.

Un coup de feu part. Je la vois, à travers les gouttes, cette tueuse ensorcelante. Elle tombe, surprise, sans un bruit. Le béton la rattrape et je me précipite vers elle, mille émotions contradictoires se bousculant en moi. Je la retourne : la balle lui a traversé la poitrine et son sang se déverse sur mes mains par vagues. Ses yeux se posent sur moi et elle tousse. Mes mains touchent son visage trempé, comme pour sentir une dernière fois la chaleur de son corps. Je ne voulais pas qu'elle soit blessée. Je voulais juste mourir. Blaska est dans un coin, tremblante, terrorisée.

Une forme s'avance dans la nuit. Phelps.

— Pourquoi ? je m'entends lui demander. Pourquoi...

L'arme du flic se braque vers moi et une détonation brise le silence. Je me rends compte de la douleur qu'une fois allongé sur le dos, mon torse hurlant de souffrance. J'ai l'impression que des os ont été brisés par la force de l'impact. C'est peut-être bien ce qui est arrivé. Phelps se rapproche et tire de nouveau, ses balles brisant mes genoux, perforant mon foie et se logeant dans mes entrailles. Le monde disparaît un instant.

Quand je rouvre les yeux, il est accroupi au-dessus du corps à peine vivant de Melody. Il

lui fait les poches, tout en me hurlant, sa voix couverte par les trombes d'eau qui nous heurtent :

— Tu pensais que j'allais laisser un tueur de gosses s'en sortir ? Et cette garce, qui fait se suicider des gamines, elle vaut pas mieux que toi !

Il crache au visage de Melody, qui ne gémit plus. Je me tourne sur le côté et vomis du sang et de la bile, chaque mouvement déchirant un peu plus mes chairs. Il trouve finalement les diamants, qu'il met dans sa poche avant de se redresser.

— Je t'avais dit, Scott : ta mort sera lente.

Il part et nous abandonne dans la ruelle. Nos sangs se mêlent, lavés par l'eau acide. Ma main tente de saisir la sienne, mais j'en suis incapable. Son visage, tordu par la souffrance, se décontracte à mesure que la mort se glisse dans ses os. Sa chienne s'est approchée et lui lèche le visage en gémissant. Melody ne dit rien, aucune ultime parole. Je ne saurais jamais à quoi ou à qui elle pensait dans ses derniers instants.

Blaska est couchée sur le sol trempé, ses yeux m'implorant de ramener sa maîtresse à la vie. La seule chose que je peux encore faire, c'est mourir.

#

Phelps avait raison : ma mort est lente.

Merci pour votre lecture, nous espérons qu'elle vous a plu.

Découvrez d'autres univers chez Noir d'Absinthe



www.noirdabsinthe.com

dorianlake.blogspot.fr